

Photo : Suzanne Girard

DES HOMMES POUR LE DIRE

«A

près 15 ans de bouleversements causés par le féminisme, qu'est-ce que vous avez à nous dire?»

C'est la question que nous avons posée à une trentaine d'hommes, connus et moins connus, sans doute parce que les temps s'y prêtent et qu'à l'instar de Ms. Magazine¹, nous avons, à notre tour, envie de savoir tout ce que les hommes ont pu ressasser en eux-mêmes ces dernières années. Alors que les femmes «brûlaient leur soutien-gorge», revendiquaient, se regroupaient entre

elles, prenaient la rue d'assaut et mieux encore, la parole..., que pensaient-ils? Car, outre les discours officiels, les références disparates dans les médias et quelques aveux intimes, que savons-nous de ce que pensent (vraiment) les hommes du féminisme?

Nous posions une vraie question, nous voulions de vraies réponses. Nous l'avons dit d'ailleurs: «Pas de grandes théories, de notions trop abstraites ou de sermons, s.v.p. Nous voulons que vous preniez la parole, — exceptionnellement dans La Vie en rose, — comme les femmes l'ont fait: de façon à ce que ça colle à votre vécu, à vos émotions, voire même à vos incertitudes. Soyez doux, sévères, fins ou méchants, mais soyez honnêtes.»

Nous avons alors suggéré toute une série de sujets possibles, question d'encourager nos «invités» à ne pas perdre de vue l'esprit de ce numéro: la sexualité, la contraception, les enfants, l'amour, le ménage, la tendresse, la beauté, le corps, la nourriture, le vieillissement, les rapports de travail avec les femmes, l'amitié, le pouvoir, la pornographie, le machisme... Un peu de tout, quoi, en autant que ce soit personnel...

«Je ne sais pas comment vous faites, vous les femmes, pour être personnelles...», nous confia Michel Roy, alors que nous attendions toujours son texte. Il n'était pas le seul à se faire attendre. La majorité des textes ont battu des records de retard à LVR. Quelques-uns ne se sont jamais matérialisés.

Certes, le sujet et l'approche que nous proposons ont causé plus d'une hésitation et d'un grincement de dents. Pourtant, tous les hommes contactés, sans exception, se sont montrés flattés par la proposition et intéressés par la question. Trois seulement (trois journalistes) ont refusé d'emblée, alléguant que «ce n'était pas le genre de choses qu'ils pouvaient se permettre». René Lévesque refusa par «manque de temps». Tous les autres acceptèrent de bon coeur.

Que s'est-il donc passé entre ce premier contact et la première date d'échéance? Car il était alors évident que nous perdions bon nombre de joueurs. Le doute et l'incertitude régnaient, la peur sans doute aussi. Lorsque Foglia lui-même «n'arrivait pas à écrire», on a pu conclure à la débandade.

Nous nous sommes donc remises au téléphone, à relancer les plus téméraires, à encourager tous ceux pour qui un Spécial hommes évoquait une lueur au fond des yeux, à solliciter vieux chums et proches amis (toujours un peu plus influençables que d'autres)... Nous rappelions qu'il s'agissait de tout petits textes (maximum 6 feuillets), simples, pas compliqués.

Bref la commande a été difficile à remplir. Ce qui explique, en partie, l'assez grande ressemblance de nos collaborateurs: ce sont majoritairement des journalistes ou des écrivains, la facilité à écrire ne pouvant que leur alléger la tâche. Dans tous les cas, des intellectuels (n'en déplaise à Michel Chartrand), tous de classe moyenne et tous Blancs. Bref, sinon un reflet fidèle des hommes en général, tout au moins la contrepartie masculine, à quelques exceptions près, de qui lit et s'intéresse à LVR. Et puis, si LVR n'a jamais prétendu représenter toutes les femmes, nous prétendons encore bien moins représenter tous les hommes.

Sur 20 textes qui nous sont finalement parvenus, en voici donc 16, quatre étant écartés non pas pour des raisons idéologiques mais parce que ces textes répétaient ce qui avait été mieux dit déjà. (Et parce que les pages sont comptées, comme toujours.)

Ce qui frappe, c'est qu'indépendamment de leur sujet, les textes forment deux catégories assez distinctes: ceux du coeur et ceux de la raison. Ceux qui parlent d'intimité et ceux qui vont droit au «politique»². Les premiers ne sont pas nécessairement plus passionnants que les deuxièmes mais il y a là une dichotomie que nous n'avions pas encore eu le loisir d'observer chez les hommes...

Pour ce qui est de ce que les hommes ont vraiment à dire... à vous d'en juger.

Francine Pelletier

¹ Ms Magazine publiait en août 84 un numéro intitulé «What men haven't said to women yet». (Ce que les hommes n'ont pas encore dit aux femmes).

² Par contre, les textes ne sont pas disposés selon ces catégories, ce qui risquerait d'en nuire.

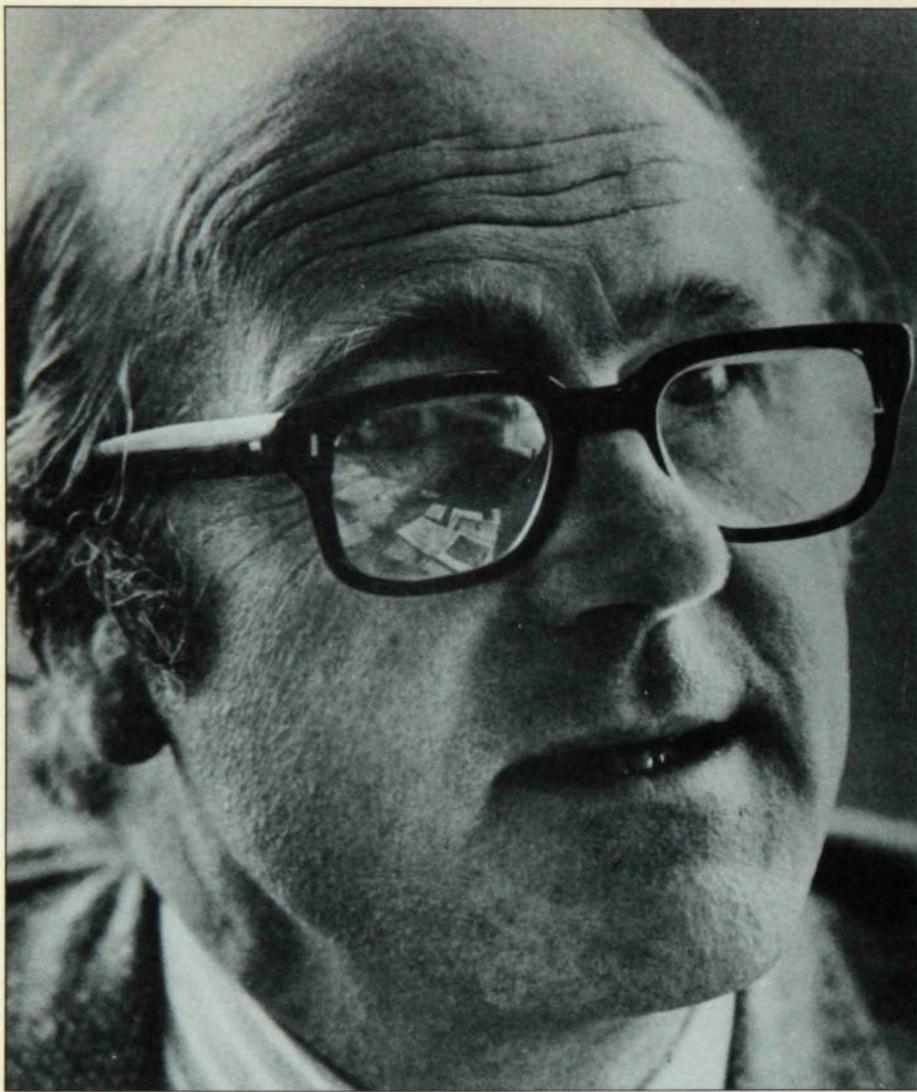


Photo : Michel Grovél

Une immense naïveté...

par Michel Roy

Depuis toujours attentif et sympathique à l'action des féministes, parce que depuis toujours ma compagne m'en a fait comprendre la nécessité et la portée, j'inclinai à conclure que des progrès notables ont été accomplis sur la voie de l'égalité et de la libération au cours de la décennie qui s'achève.

Les statistiques relatives au nombre et à la qualité des postes occupés par des femmes dans les secteurs public et privé, l'évolution incontestable des esprits à l'égard de l'intervention et du rôle des femmes en politique, enfin l'attitude plutôt positive de la société envers les justes revendications des femmes me procuraient des arguments, sinon toujours des preuves, à l'appui de ma conclusion. Certes, je sais qu'il reste beaucoup à faire pour changer des comportements et des traditions séculaires. Mais il m'apparaissait clair que la femme a gagné

des batailles capitales depuis 1975 et, surtout, que le mouvement est de toute évidence irréversible, comme on a pu le dire des anciens territoires colonisés à la fin des années cinquante.

J'ai voulu soumettre ces hypothèses à l'examen de consœurs de travail. Tout a volé en éclats. Il n'est resté au bout du débat qu'une immense naïveté, celle que dénonçait en moi l'analyse impitoyable de quelques femmes qui toujours, dans ce genre d'exercices, savent écarter d'un sourire entendu les bonnes intentions pour ne s'attacher qu'aux dures réalités quotidiennes. Là aussi, les femmes ont changé. Et je ne cacherai pas l'admiration qu'elles m'ont inspirée.

Je disais : voyez la place par exemple qu'occupent à présent les femmes dans les milieux de l'information, les responsabilités qu'elles exercent dans des domaines qui leur étaient autrefois interdits. Voyez comme elles sont présentes à la radio et à la télévision, dans la recherche, dans les

salles de rédaction, devant la caméra. Quand j'invoque des chiffres et des pourcentages, il faut bien les reconnaître.

Mais, rétorquent mes interlocutrices, peut-on parler d'égalité ? Pas sérieusement. Le nombre de celles qui exercent vraiment le pouvoir dans la communauté des médias a-t-il augmenté pour la peine ? Réponse : à peine...

Là, j'ose lancer dans la discussion une observation que je crois pertinente. N'est-il pas vrai, n'avez-vous pas déploré vous-mêmes que des femmes, quand elles sont investies des responsabilités de cadres intermédiaires ou supérieurs, commencent à se comporter comme les hommes dont elles dénonçaient les abus d'autorité ; elles réussissent ou échouent parce qu'elles emploient les mêmes moyens et le même esprit que les hommes. Et quand on leur demande : comment faites-vous, madame, pour assumer de telles fonctions ? elles répondent : aucun problème. En effet, l'ambition les a changées : elles ont renoncé à être elles-mêmes, elles s'investissent dans le travail et l'autorité avec la même mesure que certains hommes...

On m'interrompt. Manifestement, j'insiste un peu trop. Cela va se tourner contre moi.

Pauvre ami, comprenez donc qu'il risque d'en être ainsi aussi longtemps qu'une minorité minuscule de femmes sera appelée aux postes de commande. Quand l'égalité n'existe pas, les minoritaires se comportent souvent comme les dominateurs. Vous ne le saviez pas ?

Bien sûr. Il y a autre chose. Cette fois, je pose une question sous forme d'objection de fond. Je sais, leur dis-je, que vous êtes, à des degrés divers, engagées dans une action féministe depuis bon nombre d'années. On dit même que la lassitude s'empare d'un certain nombre d'entre vous. Mais comment réagissez-vous quand vos soeurs ou vos filles, de 18 à 25 ans, renoncent dès le départ à toute forme, à toute conscience de résistance sans parler de combat, quand elles disent, croyant rassurer leurs compagnons : «Vous savez, je ne suis surtout pas féministe...»

Avant qu'elles n'aient eu le temps de répondre, je remonte à l'attaque, croyant tenir une arme ontologique. Cela, leur dis-je, me fait penser avec horreur aux Noirs de Soweto qui diraient : «Vous savez, moi, je n'ai rien contre l'Apartheid...»

J'observe l'effet.

Désastre. Je n'ai vraiment rien compris. Mon cas est grave. Si vous aviez un peu plus de suite dans les idées, enchaîne une consœur, vous auriez reconnu dans la douce soumission de ces jeunes filles la vivante contradiction de la thèse selon laquelle des progrès importants et irréversibles ont été réalisés depuis 1975. Il est vrai, hélas ! que certaines de nos filles ou de nos soeurs adoptent des attitudes déconcertantes de soumission en présence des hommes. Elles commettent sans le savoir la même erreur que vous : elles pensent que la

guerre est finie parce que leurs mères ont peut-être gagné, ici et là, quelques batailles ou fait certains gains, un peu dérisoires, que traduisent vos statistiques faussement triomphantes...

La mélancolie me gagne. Comme si nous étions au dîner des anciens combattants. Il faut aller plus loin dans *La Vie en rose*... Vous ne pensez pas que l'un des soucis majeurs de celles qui sont engagées dans le mouvement féministe est de convaincre d'abord les femmes, je veux dire de les mobiliser, de les conscrire, de faire comprendre les objectifs... Riposte immédiate : Vous allez nous faire pleurer... Vous parlez comme un socialiste ou un curé ! Bien sûr, vous avez raison. Mais cette question est beaucoup plus complexe que vous ne le croyez. Elle est grave comme l'univers des hommes et des femmes, traversé de cultures et de courants idéologiques, avec ses combats et ses guerres saintes. Il fallait être à Nairobi cet été pour mieux comprendre cela !

Ce qu'elles me disent relève à présent d'un autre discours. Je résumerais ainsi : il faut laisser à nos soeurs et à nos filles le choix des armes. Elles comprendront seules dans les années qui viennent que le combat n'est pas terminé. Il faut laisser aux femmes d'Islam, aux Iraniennes, aux Sénégalaises, aux Chinoises comme aux Mexicaines, aux Québécoises et aux Américaines la liberté des moyens accordés à leur civilisation. Les formes de cette lutte vont varier d'une région à l'autre. Il y aura des répit, des silences, des résignations. Mais un mouvement comme celui-là ne s'arrêtera jamais.

Je profite de cet instant d'harmonie pour gagner un autre point. Tout de même, vous n'admettez pas que Pauline Marois ou Francine Lalonde, engagées dans la bataille pour la succession de René Lévesque, ne sont pas perçues aujourd'hui dans cette société comme elles l'eussent été il y a 10 ou 15 ans. Tout de même !

Bon, peut-être. Admettons. Mais croyez-vous vraiment que les hommes – et même les femmes – soient disposés à élire une femme à la tête du parti et du gouvernement, à l'écouter, à la suivre, à la respecter ?

Je réponds par une autre question : vous n'allez quand même pas exhorter les femmes du PQ à voter pour une femme PARCE QUE C'EST UNE FEMME et que le temps est venu d'élire une femme ? Il faut élire le meilleur candidat, n'est-ce pas ?

Oui. Mais si Pauline Marois est objectivement la meilleure candidate, les hommes sauront-ils le reconnaître ?

Je ne sais plus comment lui répondre. Alors je lui demande : qu'entendez-vous au juste par «objectivement» ?

Michel Roy est éditeur adjoint à *La Presse*. Il a 56 ans. Il est marié à Monique Roy et il est père de trois enfants.

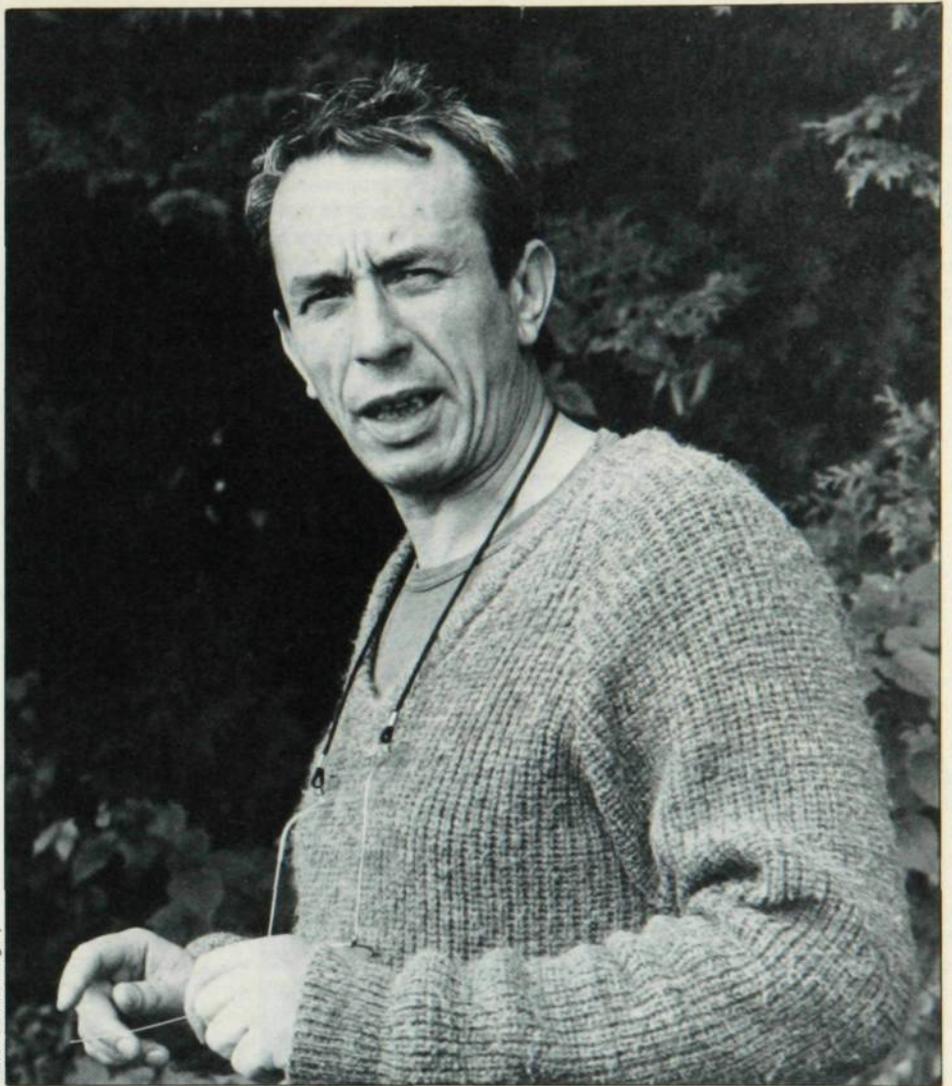


Photo : Bernard Tonguay

Pierre Foglia

Des connes par milliers

À

Frelighsburg, ce matin-là, Pierre Foglia ressemblait par moments à une vieille fourmi claustrophobe (aux beaux yeux bruns) qu'un gamement, après avoir fait trois trous dans le couvercle, aurait enfermée – avec quelques brins d'herbe – dans un pot Masson :

«Moi, je suis un super-naïf, pis quand j'ai commencé à m'intéresser à l'affaire féministe, j'avais un discours tout préparé. Je disais : "Les bonnes femmes, c'est l'avenir. Elles vont changer les rapports de pouvoir." Pantoute ! Elles changent pas les rapports de pouvoir !

«Toutes les bonnes femmes qui ont le pouvoir, prends-les, que ce soit au niveau politique, que ce soit dans nos jobs à nous autres, que ce soit à n'importe quel niveau, elles recréent exactement les mêmes conneries [...], pis celles qui sont correctes, ben c'est pareil que les gars qui sont corrects pis qui ont des jobs de même ! Elles sont pas

correctes parce qu'elles sont des bonnes femmes : elles sont correctes parce qu'elles sont correctes. C'est tout !»

Il avait songé à un texte («Des connes par milliers»). Il n'a pas pu. «Sous ce titre qui a l'air très provocant, y a quelque chose d'élémentaire que je voulais dire et que j'ose pas dire et que je sais pas comment dire, pas plus verbalement que par écrit. Dire : "Les filles, arrêtez de vous raconter des histoires (...) parce que raconter des histoires, c'est transformer, c'est mentir, c'est transformer des faits, une réalité objective, qui est indispensable pour aller quelque part".

«Je pense à quelqu'un de très précis en ce moment, quelqu'un que je connais à peine, quelqu'un qui... une fille, justement, qui comprend rien... Elle comprend rien ! Fuck ! Une conne ! Tu sais ce que c'est une conne ? C'est une conne. C'est quelqu'un qui comprend pas, tu sais. Pis est féministe jusqu'aux oreilles ! Je l'entendais l'autre jour... Elle parlait de viol. Elle

disait une horreur dans le sens où les gars qui sont coupables de viol [...] on devrait leur couper les couilles, on devrait les tuer...

«Mais il faut être con pour dire des affaires de même ! Moi, je suis contre la peine de mort pour le gars qui tue ses trois petits enfants de deux ans en leur rentrant des tisonniers rouges dans le cul ! Je suis contre ça. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je suis aussi contre la peine de mort pour le gars qui viole une bonne femme ! Tu sais ? Mais si t'as le malheur [d'ostiner cette bonne femme-là], ben là c'est pas contre la peine de mort que t'es : c'est pour le viol... C'est des discussions qui volent pas haut ! Tu comprends-tu ?

«Et y en a beaucoup [...] qui se servent du combat féministe pour exprimer leur connerie, pour établir une base à leur débilite, à leur fascisme, christ. Y a pas de sexe au fascisme ! Le militantisme souvent sert à ça, aussi bien dans les syndicats que dans le mouvement féministe. Il sert à ça : tu te

retranches derrière des *diktats*, derrière une supposée morale à observer, pour ne jamais rire, ne jamais rire de toi-même, ce qui est super-malsain, ce qui est super-plate...

«Et je trouve que trop peu souvent c'est dit, ce que je te dis là.»

Il a proposé une interview, la veille de son départ pour la France. Alors, après une promenade par champs et forêts, le temps de se flâner, de le photographier, de se perdre presque, le temps, hélas ! d'effrayer vingt perdrix, on s'est installés dans son bureau, en haut, entre un Dictionnaire de la bêtise et cinq ou six cahiers du Collège de pataphysique. Le magnétophone ronronnait et disparaissait dans un nid fait de mortadelle, de pain, de beurre et de pâté.

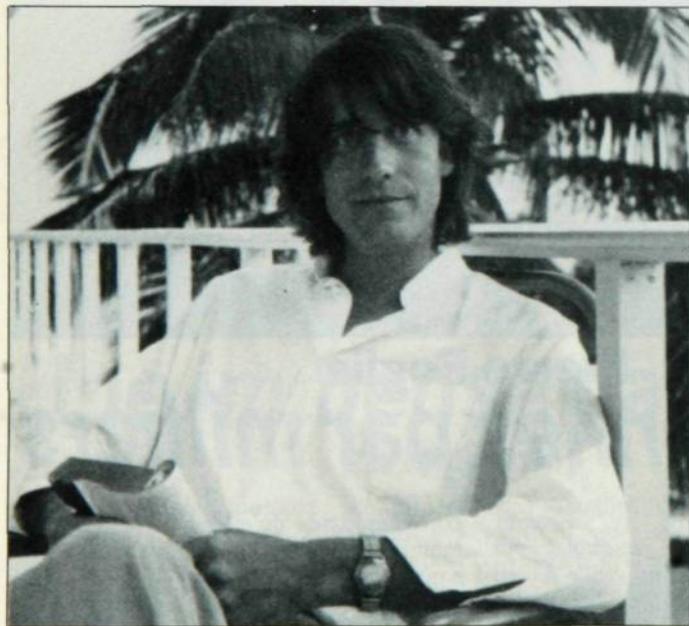
Nous avons bu le vin et il a dit avec de grands gestes qui défeuilleaient parfois une plante verte assise près de lui :

«Ce qui me fait chier, c'est que toute cette révolution-là a occulté un fait très important à mon avis, qu'on oublie, qu'on traite pas pour des raisons je ne sais pas lesquelles, c'est que, sur dix individus, y en

a huit qui sont totos – dans la vie, je trouve – indépendamment des sexes, des races, des religions, des couleurs. Ça, c'est ma croyance à moi. J'ai toujours vécu avec ça, depuis la communale.

«Ce qui me fait chier, c'est que cette réhabilitation qu'y a là, cette réhabilitation de la femme, elle tient pas compte de ce fait-là : y a un paquet de connes, ostie. C'est épouvantable, les connes qui nous entourent – comme les totos qui nous entourent. Y en a partout.

«C'est jamais la féministe qui m'emmerde, c'est la conne. [...] Dans la vie de tous les jours, les bonnes femmes font chier ! Les gars font chier. Le monde fait chier. C'est difficile de *dealer* avec les gens. Moi, j'ai de la misère à *dealer* avec le monde. J'ai de la misère à *dealer* avec le monde qui comprend pas des choses très élémentaires. Bon, pis ça, je dis pas que c'est le rôle du combat féministe de montrer ça, mais elles le cachent. [...] Elles font semblant que c'est pas vrai. [...] Y a une valorisation de la



Le machisme ou la cacophonie de mon sexe

par Hervé de Fontenay

Je croyais mon idée faite ; j'étais sûr qu'il existait un consensus relatif sur la question. Un beau jour, tout a changé.

Ça s'est passé à l'occasion d'une discussion dans une de mes classes. Le tout a commencé de façon bien anodine, sans tambour ni trompette. Une étudiante proposa que chacun prenne le temps, en silence, de tracer une esquisse de ce qu'était pour lui, pour elle, le machisme. C'est Julie qui commença.

«Je pense à mon beau-père, dit-elle. Il a deux devises : *Un homme qui n'a pas d'ennemis ne sait pas ce que c'est qu'être un homme. Et : On ne bat une femme qu'avec une rose mais on la cueille avec les mains.* Voilà qui

le résume bien et qui donne le ton de son machisme. Pas méchant pour un sou mais bien réel tout de même. Ceci dit c'est, paraît-il, "un bon mari" et il adore ses enfants. Tout cela est dans l'ordre des choses, n'est-ce pas ?»

«C'est un peu facile ta présentation du machisme, intervint Paul. Tu laisses de côté toutes les pathologies du macho. Pour moi, ça veut dire côtoyer la misogynie et la violence. C'est un gars qui ne peut tolérer qu'une femme manipule du pouvoir, quel qu'il soit. Chacun à sa place, c'est ainsi que devraient se régler les rapports humains. L'ennui, c'est que maintenant les femmes sortent du code, alors le macho dérape, devenant de plus en plus dur, excessif. Ça va jusqu'à la violence, verbale d'abord, puis

physique. Bien sûr, il faut des barrières, des interdits, mais un homme qui refuse de jouer la carte de la violence quand c'est nécessaire révèle quelque part une contre nature. Quant à sa misogynie, elle se révèle du fait que les femmes représentent une menace. Elles peuvent, par exemple, dérégler l'ordre du sentiment et du désir et, à la limite, faire basculer l'homme du côté de la folie.»

Moqueur, Alex lance : «Qu'est-ce que tu racontes là ? Qui dit pathologie veut dire anomalie, maladie, déviance. Ton discours est tout à fait dans la ligne d'une certaine presse qui a fait du macho une sorte de brute ou une curiosité à pointer du doigt. Et puis, ça transpire le racisme déguisé quelque part puisque le prototype macho, c'est le

femme qui est épouvantable, je trouve... C'est surtout à ça que je veux en venir, là. C'est que la valorisation de la femme est complètement artificielle.

«Les objectifs des féministes, je les adopte tous ! Moi, ce qu'elles demandent, en ce moment, ça me semble aberrant qu'elles l'aient pas. Ça me semble épouvantable. Ça a pas de sens. Ça tient pas debout. Moi, j'ai été élevé avec des bonnes femmes. Je me sens l'envers d'un macho, personnellement. Je me sens ordinaire, macho ordinaire, comme un gars peut l'être, mais j'en mets pas, tu sais... Bon, mais fuck ! Elles me font chier. Elles me font chier avec cette glorification de la femme ! Je peux pas accepter ça [...] comme je pourrais pas accepter qu'on glorifie les Italiens, demain, ou les nègres, ou les Juifs, ou les Polonais, ou n'importe quoi. Je peux pas. Y en a huit sur dix des connes ! C'est la moyenne pour la planète. Les femmes font pas exception, christ !

«Oui, c'est important le salaire égal, oui,

je suis d'accord. Parfait ! Mais, christ ! embrassez-vous pas toutes comme des folles pis en vous trouvant belles ! Vous êtes pas belles. Vous êtes laides et connes, christ ! Dites-le ! Regardez-vous, ostie ! [...] C'est le minimum que vous voulez. C'est juste le minimum que vous voulez. Tout le combat féministe, c'est le minimum qu'elles veulent... C'est juste ça. C'est juste le simple bon sens. Pourquoi c'était pas de même avant ? ! Ben, christ ! Pourquoi on transportait les nègres par bateau pour les amener en Amérique ? Moi, ça me dépasse. Ça me rentre pas dans tête ! Je comprends pas ça. Pourquoi on paye pas une bonne femme pareille qu'un bonhomme ? Le plus *straight* du monde que je peux te le dire : je le comprends pas. Je le sais pas, pourquoi ! Je le sais pas. Moi, si j'étais boss, ça me viendrait pas à l'idée.

«En même temps que je te dis ça, je suis presque sûr que si y a huit individus sur dix qui sont totos, c'est sûrement un peu mieux que ça chez les bonnes femmes... Je

me fie là-dessus parce que moi, en général, spontanément, quand j'ai des affaires importantes à dire, c'est surtout avec des femmes... Dans les cinq personnes dans ma vie qui comptent le plus, en dehors des amours, c'est trois femmes. Y a trois femmes, peut-être même quatre, femmes sur cinq, tu sais. Si je pense, là, spontanément, j'ai quelque chose d'important à demander, je pense à cinq bonnes femmes. Y a presque pas de gars à qui je pense, tu sais. J'en connais pas. J'ai pas tellement de chums gars...» ✕

Propos recueillis par Bernard Tanguay

Pierre Foglia est l'enfant terrible de *La Presse* où il signe régulièrement une chronique. Il a 45 ans, vit avec sa blonde à Frelighsburg, dans les Cantons de l'Est. Il a deux enfants.

Sud-Américain, n'est-ce pas ? L'implantation du mot en Amérique du Nord correspond tout à fait à la grande vague d'immigration mexicaine et sud-américaine des années 70. On ne peut tout de même pas passer ça sous silence. Les Nord-Américains qui n'osent plus se retourner dans la rue pour regarder une fille et qui pourtant en meurent d'envie trahissent là toutes leurs frustrations. J'ai l'impression que derrière la dénonciation du macho se glisse une certaine attitude de classe bien hypocrite. Est macho celui qui ne se comporte pas avec les femmes comme je le fais moi, surtout en surface. Celui qui, au lieu de s'effacer devant elles au nom d'un code de politesse bien particulier, trouve les moyens de se montrer, de s'exposer au nom d'une image précise de l'homme. Au fond, le machisme, c'est une forme d'exhibitionnisme mâle qui est bien sûr fort mal vu des gars "aux bonnes manières". Mais ce dernier est-il pour autant moins inégalitaire avec les femmes ?»

«Il ne sert à rien de parler de macho, version un tel ou une telle, si c'est pour égrener le chapelet des expériences individuelles, coupa court Louise. On tourne en rond alors qu'il faudrait comprendre le machisme présent, à des degrés divers, chez tous les hommes. Être macho, ce n'est pas défendre une idée précise de l'homme, c'est se défendre d'être un peu ou beaucoup femelle quand vient le temps de dire qui on est. Pour cela, les hommes posent toujours des actes, petits ou grands, qui n'ont d'autre but que de les distinguer du monde femelle. D'une certaine façon, être macho (ou être homme, c'est la même chose), c'est être d'emblée contre nature, et c'est bien ainsi. L'essentiel, pour nous les femmes, c'est de savoir comment les prendre, ces

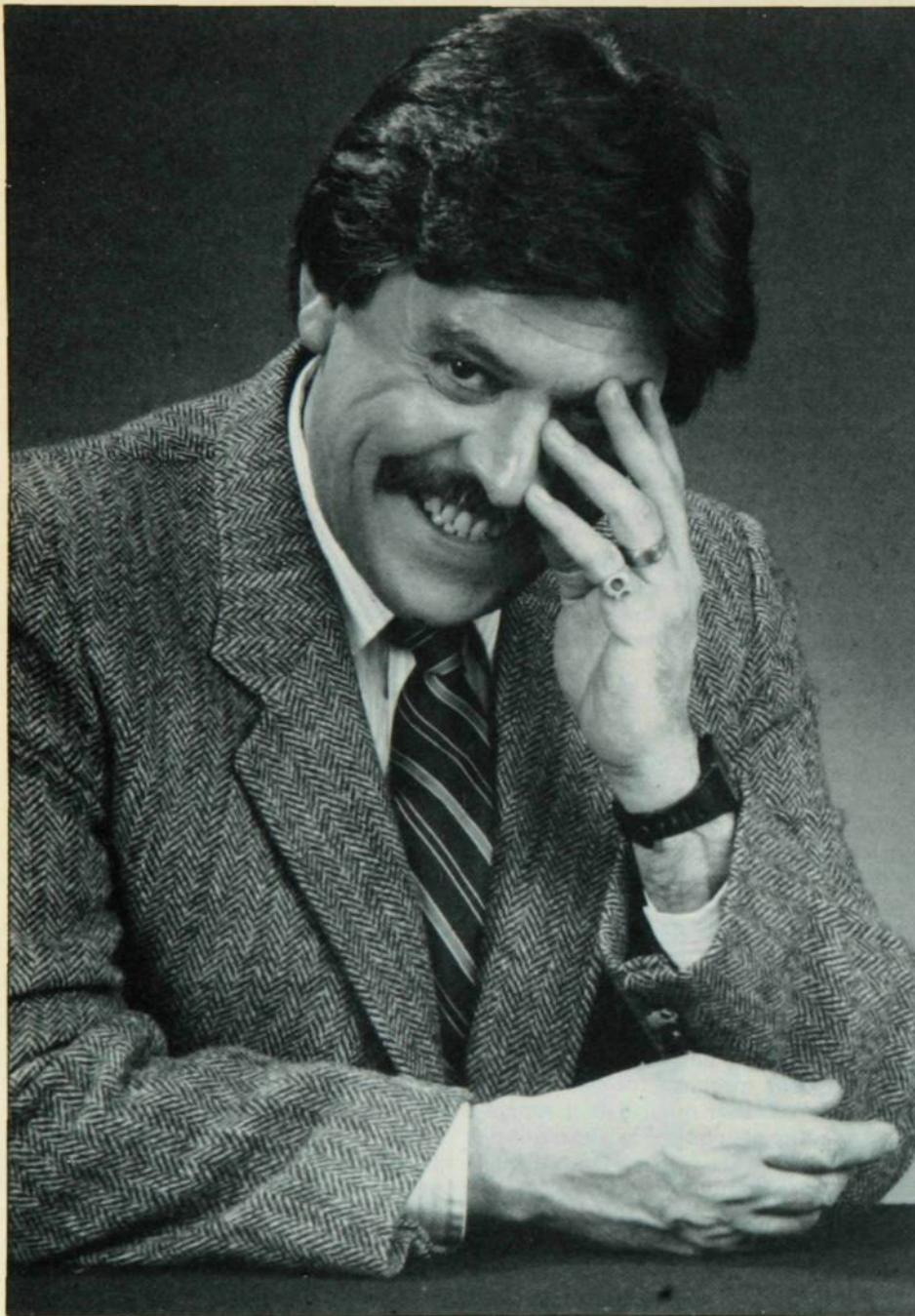
hommes macho. En fait, notre choix est fort simple : ou se retrouver avec un homme qui ne déguisera pas tous ses attributs physiques et psychologiques de macho, ou se retrouver avec un homme qui refoulera les signes extérieurs du machisme mais qui les vivra intensément à l'intérieur. Aucun doute que ça ressortira à un moment donné. C'est pourquoi je dis qu'on aura constamment à composer dans sa vie avec le machisme, dans les situations les plus diverses et que ce serait une erreur de croire que l'on pourrait extirper le machisme de nos compagnons, les stériliser quoi. Il faut simplement se battre pour que ce machisme-là ne nous emmerde pas trop, et surtout qu'il n'entrave pas notre liberté.»

Depuis le début de la conversation, j'écoutais, un peu hypnotisé par ce flot de paroles. J'étais troublé. Jusqu'à présent, pour moi, le macho, c'était l'autre, et je me satisfaisais fort de le disséquer avec l'objectivité de l'observateur impartial. Je le percevais mal, mais il dégagait une certaine vulgarité. Son attitude un peu ridicule dénotait seulement une ignorance, un conditionnement et beaucoup de gaucherie. Son besoin de se pavaner, le mauvais goût masculin par excellence. Tout était une affaire d'éducation, sauf les irrécupérables notoires. Bien entendu, je ne voyais dans le macho aucune pathologie mais un manque de savoir et le goût excessif d'un paraître viril plus superficiel que profond. Et puis, je faisais nettement la distinction entre le macho aux attributs un peu trop voyants et le véritable exploiteur, un peu comme Willy, le premier mari de Colette. Je me mis à songer que s'arrêter aux symboles du machisme, c'était mâchonner toujours et encore les mêmes tranquillisants. Pourquoi le machisme serait-il cette soi-disant attitude

mâle sur laquelle on suppose que tout le monde s'entend, une image efficace préservée de toutes contradictions ? Louise avait sans doute raison. À chacun de déterrer son machisme et de s'arranger pour qu'il puisse être surmonté et dépassé. Le mien se nourrit pour le moment de mes nécessaires contradictions. Il sait se cacher des regards indiscrets et seuls ceux et celles qui me connaissent vraiment savent à quoi il ressemble et pourquoi il est tortueux comme le cep d'une vigne. Ce sont eux et elles, d'ailleurs, qui dans le recoin d'une journée capricieuse pointent un comportement, une parole, un geste, une petite parcelle de vie qui, d'évidence, appartient au registre machiste. Je surprends alors l'incroyable complexité de ce qui agit en moi et me fait agir. Quelque chose qu'on a traduit pendant des siècles par l'expression fourre-tout «nature masculine», qu'on voudrait aujourd'hui cantonner dans l'expression «stéréotype culturel» et que je nomme, moi, «la surprenante cacophonie de mon sexe».

Tout d'un coup, je me rendis compte que la discussion était terminée et que les étudiants attendaient avec une certaine curiosité que je revienne à moi. Encore ailleurs, je bafouillai : «Willy, le premier mari de Colette, était-il d'abord un macho irrécupérable ou un négrier de la pire espèce ?» Mais déjà, plusieurs étudiants s'étaient levés et s'apprétaient à partir. ✕

Hervé de Fontenay est professeur de français à l'Université McGill et s'intéresse depuis plusieurs années à la condition masculine. Il a 37 ans, est père de trois garçons et vit avec la mère de son dernier fils.



Mâle adroit

par Gaston L'Heureux

À

42 ans, je suis de cette génération d'hommes qui ont dû composer très tôt avec la montée du féminisme.

Des hommes marqués par un passé dont les valeurs furent totalement chamboulées au début des années 60.

En 23 ans de vie commune avec Candide, ma compagne légale, je lui dois d'avoir été sensibilisé à tout ce qui pouvait toucher à la condition

féminine : la parité salariale, l'établissement d'une politique familiale mieux structurée, l'abrogation des lois désuètes ou leur modification, l'égalité des chances, le rôle des femmes au sein des Églises, la clitoridectomie, l'indépendance financière comme étant la clef de tous les maux, la liberté de choix en ce qui regarde l'avortement, la femme et le milieu des affaires, le paternalisme, etc.

J'ai appris facilement et très tôt à partager les tâches domestiques et l'éducation

des petits... de façon intelligente et sans heurt.

J'ai épluché d'innombrables livres traitant du féminisme : Simone de Beauvoir, Gloria Steinem, Kate Millett, Marilyn French, Benoîte Groult, Germaine Greer, Marie Cardinal et bien d'autres. Avec elles, j'ai appris de brutales vérités.

J'ai vécu au travail l'indignation et la révolte de mes camarades *femmes* face au sexisme des patrons et au harcèlement des gars... moi inclus. J'ai eu honte en les entendant discuter du viol, de la violence qui leur était parfois faite, de la pornographie, de la prostitution, etc. Et je me suis culpabilisé... bêtement... comme si j'étais responsable de tous ces maux.

Ensemble, nous avons comparé nos complexes d'Oedipe et de Cendrillon. Et ensemble, nous avons ressassé bien des fois les préjugés que nous ont transmis nos pères et aussi nos mères.

Comme bien d'autres gars, j'ai fouillé en voyeur le rapport Hite sur la sexualité des femmes... les filles en faisaient autant pour celui nous concernant. Déçu, j'ai constaté que depuis belle lurette nous avons abordé le sujet sans pudeur... en théoriciens bien sûr.

Comme bien d'autres sans doute, peut-être en guise de défense, j'ai joué au féministe «complice». Ce qui parfois devenait une arme de séduction. Salaud pour les unes, *mâle adroit* pour les autres... j'ai connu alors le désarroi. Sisyphe devant la montagne du féminisme.

En m'insérant parfois dans les débats en faveur de la cause féministe, j'ai été souvent rabroué par les ultras qui ne prisait pas l'intrusion mâle. Mieux valait se taire car nous en avions déjà assez sur la conscience.

Certaines viragos intransigeantes pour qui tout homme vaut moins que de la merde m'ont écoeuré... et souvent fait regretter de me ranger maladroitement, peut-être, mais de bonne foi de votre côté.

Je trouve absolument incroyable qu'une étude américaine prouve qu'une grande majorité d'hommes estiment que les femmes sont moins aptes qu'eux à occuper des fonctions de prestige au sommet de certaines hiérarchies et qu'ils en arrivent même à les mépriser.

La recrudescence des divorces m'inquiète et me fait m'interroger sur la qualité des rapports entre hommes et femmes. Les remariages m'étonnent davantage... Quel paradoxe ! Plus que jamais on cherche l'un et l'autre à se redéfinir. Nous n'aurions donc pas tout à fait renoncé à vivre encore à deux ?

Le chanoine Grand'maison m'inquiète. Célibataire par choix et aussi par obligation, il affirme que le Québec risque de devenir le paradis des célibataires au rythme où vont actuellement les choses. Serait-ce la meilleure solution pour accéder à la plus totale liberté et au plus extraordinaire épanouissement ?

Mes enfants aussi me perturbent. Leurs propos conservateurs et leurs attitudes parfois réactionnaires me font remettre en question les principes et méthodes employés pour leur donner une certaine éducation.

Et depuis 23 ans, Candide et moi prenons quotidiennement des risques avec le goût d'aller encore plus loin. Mais avec l'incertitude du résultat.

La dernière conférence internationale des femmes qui s'est tenue à Nairobi prouve à quel point la route à suivre est ardue. Si peu de progrès en apparence... mais tellement d'espoirs...

Beaucoup de femmes se taisent encore. Mais les hommes pour la plupart n'ont pas encore commencé à bouger. Ils boudent et se réfugient dans le sarcasme ou le mutisme contrit. Le féminisme devient pour eux un mal nécessaire. Il passera comme une rage de dents. Et dès que les cultures varient de même que les conditions sociales et les niveaux d'instruction, alors c'est le bordel ! Quinze ans après !

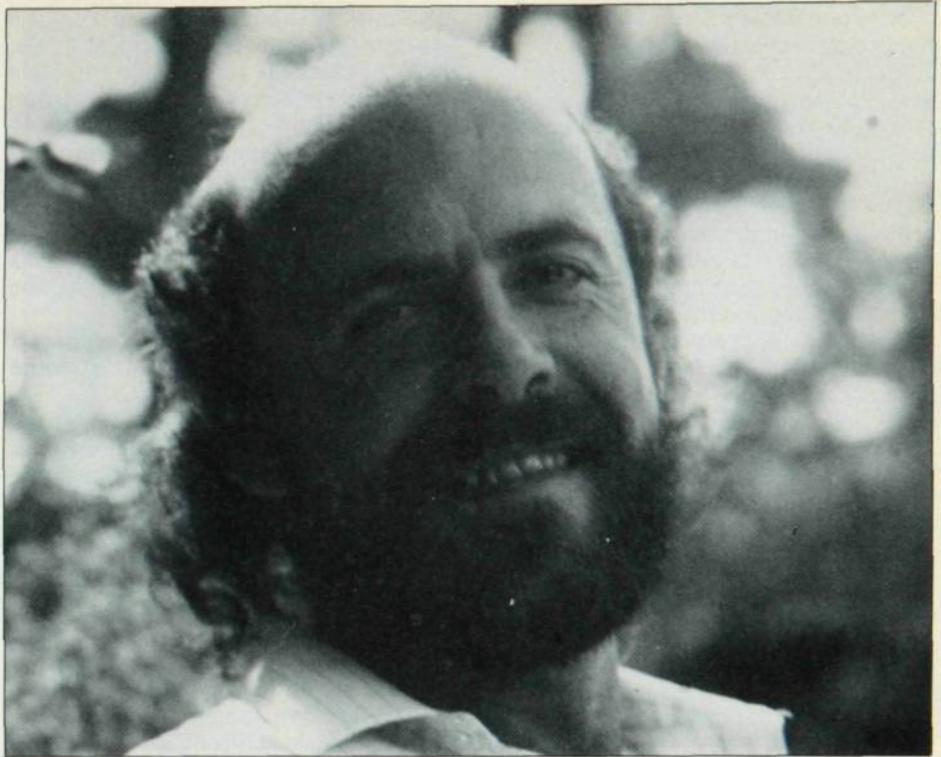
J'ai encore de la difficulté à vivre certains rapports avec les femmes. J'ai toutefois bon espoir d'en arriver à une harmonie commune, avec de la patience et bien des recommencements.

J'ai décidé, il y a quelques années, d'être mieux dans ma peau avant de tenter de transformer les autres. C'est pas encore terminé ce ménage mais ça s'en vient.

Ce sont les femmes encore une fois, il y a quinze ans, qui ont ouvert le débat, provoqué les choses et nous ont, une fois de plus, poussé dans le dos. Le mouvement est irréversible. Nous n'avons plus le choix.

Quand je suis désespéré et que je ne m'y retrouve plus, c'est chez Khalil Gibran que je me réfugie. Un de mes rares amis *homme*... et avant de tout laisser tomber, je le lis. «Chantez et dansez ensemble et soyez joyeux, mais demeurez chacun seul. De même que les cordes d'un luth sont seules cependant qu'elles vibrent de la même harmonie. Donnez vos coeurs, mais non pas à la garde l'un de l'autre. Car seule la main de la Vie peut contenir vos coeurs. Et tenez-vous ensemble, mais pas trop proche non plus : car les piliers du temple s'érigent à distance... et le chêne et le cyprès ne croissent pas dans l'ombre l'un de l'autre.» Un maudit macho, direz-vous. Moi, je l'aime bien... parce que je suis ancien sans doute et parce que je trouve qu'il rejoint tous les HOMMES... ✂

Gaston L'Heureux anime l'émission *Avis de recherche*, à Radio-Canada et est récemment devenu rédacteur en chef du magazine *Au masculin*. Âgé de 43 ans, il est marié depuis 22 ans à Candide Bouchard ; ils ont deux enfants de 20 et 17 ans.



Amour, autonomie et confusion

par Richard Poulin

À

la prise de parole croissante des femmes correspond un certain mutisme des hommes.

J'ai eu envie de garder silence. Jamais ai-je autant hésité à écrire. Entre raconter des banalités bien connues, innocentes, et parler de mon vécu, tenter d'exprimer l'influence du féminisme dans ma vie et examiner publiquement les contradictions qui m'affectent, il m'est apparu qu'il me serait très difficile d'arriver à énoncer ce que je ressens véritablement.

Et puis, écrire sur un thème semblable a donné lieu à des doutes : n'allais-je pas être démagogue, sinon parternaliste, vu la «mal-intégration» de la dimension féministe dans ma vie quotidienne ? Au mieux, n'allais-je pas faire de moi un simple *souteneur* du féminisme, me dégageant ainsi de toute responsabilité ? Pourtant, je ne puis être qu'un simple spectateur. Car je profite de l'oppression des femmes. Quel est donc mon intérêt à tenter d'intégrer dans ma vie les idées féministes, d'autant plus que cela me crée d'innombrables problèmes existentiels, et que les contradictions s'amoncellent sans cesse ?

Comme beaucoup d'autres hommes, j'ai été ébranlé par la force collective du féminisme. Cette force s'est traduite dans ma vie

par des remises en question très profondes. Cela ne s'est pas fait tout seul. Ce sont des femmes avec qui j'ai tissé une relation privilégiée qui ont forcé le cours des choses. Mais rien de particulier jusqu'ici, tout cela est vrai pour beaucoup d'hommes. Et nombre d'entre eux ont changé partiellement leurs attitudes et leurs comportements. Même si, par ailleurs, ces mêmes hommes, entre eux ou individuellement, peuvent aller «se divertir» dans un bar de danseuses nues.

Franchement, il ne faut pas être grand clerc pour savoir que régulièrement s'installe chez les hommes une sorte de double jeu par rapport au féminisme. Il est même apparu une variété d'hommes *nouveaux*, un peu plus conscients, qui n'affichent pas leur mâle assurance et qui s'adaptent à la conscience féministe pour mieux séduire et posséder les femmes. J'en fus et j'en suis peut-être encore !

Je me sens plutôt confus maintenant. En outre, je suis déchiré entre le désir des relations égalitaires et la crainte de ne pas dominer les situations... donc, les personnes. Pourtant, je tente d'établir des relations en accord avec le féminisme, du moins tel que je le comprends. Mais, entre la théorie et la pratique quotidienne, il peut y avoir un fossé. Et puis, n'ai-je pas à vivre moi aussi un équivalent inversé du complexe de Cendrillon ?

Ceci étant dit, je me dois maintenant de plonger et de concrétiser.

Je suis amoureux, très amoureux. Je suis aimé. Pourtant, j'angoisse. Il y a tellement d'obstacles, de questions et de craintes à surmonter que ma confiance se dissout.

Voulant remettre en cause mon comportement traditionnel par lequel j'étais habitué à me protéger, ce qui me permettait de dominer la situation, je me suis engagé dans cette relation amoureuse de façon à me rendre vulnérable. J'ai cessé de fuir l'émotion. Je m'expose au risque d'être rejeté (humilié ?). Cette vulnérabilité s'accompagne d'une certaine tension et d'une anxiété certaine. Je désire construire cette relation. J'entretiens des espoirs, mais la crainte de souffrir m'enveloppe de toutes parts. Néanmoins, cette crainte n'arrive pas à limiter mes élans.

Je me sens différent. Je ne suis plus au-dessus de la relation amoureuse, m'engageant partiellement tout en observant en même temps ce qui s'y passe. Je n'ai plus ce recul qui me permettait de dominer la situation.

Je donne une priorité à l'intensité du sentiment vécu.

Très intense, notre relation est symbiotique. Basée sur la discussion continue, elle constitue en quelque sorte une fusion. Mais cette fusion se heurte à l'aspiration de préserver son identité personnelle. Ma compagne le ressent beaucoup plus que je ne peux le faire. Nous nous butons donc sur la question de comment construire notre relation sans nier notre autonomie respective.

De mon côté, la poursuite de notre

relation exige le bouleversement d'une vie construite lentement, difficilement même, mais dans laquelle j'ai pris une multitude d'habitudes de vieux garçon. Il me faut dire ici que, pendant longtemps, j'ai expliqué aisément que la seule garantie pour préserver l'autonomie résidait dans la vie seul, là où les interdépendances et les rapports quotidiens sont réduits au minimum. En fait, je crois que tout cela couvrait de ma part un refus d'engagement plutôt qu'une réelle défense de l'autonomie.

D'autre part, je me dois aussi de repenser ma vie professionnelle, du moins la priorité que je lui attachais.

Tous ces changements me font peur. Mon univers de sécurité s'effrite. De plus, penser en fonction d'une autre, et non uniquement de moi-même, m'apparaît difficile quoique exaltant.

Néanmoins, je me sens prêt à assumer tout cela pour construire la relation. Mais la personne aimée hésite. Un tel engagement l'effraie. Elle craint le « couple ».

Peut-être aussi craint-elle que l'amour qui m'anime ne soit que momentané. N'y a-t-il pas lieu de redouter que je me détache d'elle une fois la « conquête » réalisée ? Même si je l'assure du contraire, les mots ne restent que des mots.

Ses craintes face à notre relation sont liées à son expérience. Ce passé me pèse. Je ne peux que le subir, non le changer. J'ai beau penser et lui dire qu'il ne m'intéresse pas de vivre une relation avec une femme non autonome, qui ne serait que l'ombre d'elle-même, rien n'y fait. L'expérience détermine la conscience et les mots restent toujours des mots.

J'ai souvent l'impression d'être arrivé trop tôt dans sa vie. Elle a besoin de se souler de liberté, de vivre plein de nouvelles expériences. Mais je me dis qu'il ne devrait pas être nécessaire d'opposer liberté et relation amoureuse ! Certes, ce n'est pas mon autonomie qui risque le plus d'être affectée dans cette relation, mais la sienne... Que puis-je faire ? Je me sens très démuni.

Je me dois de l'accepter là où elle en est rendue dans sa démarche, quitte à refréner mes désirs et à taire certains besoins. Je n'en suis pas moins déchiré.

M'étant rendu vulnérable, j'ai livré mes sentiments, j'ai exprimé mon amour. En retour, cela a eu pour effet de me permettre de m'engager plus à fond, de vivre plus intensément notre relation... et d'angoisser. Je suis devenu insécure. Mon blindage s'est effrité. J'en suis craintif, même si c'est cela qu'il m'importait de vivre.

Par ailleurs, je suis confronté à une recherche d'autonomie qui me dérange... qui me fait mal. Je ne sais trop comment réagir. Je suis sûr des sentiments qu'elle me porte. Cela m'affecte d'autant plus.

C'est comme si j'avais un prix à payer pour la vulnérabilité vers laquelle j'ai tendu. Je vis ça mal. C'est comme si je devais subir le comportement d'un autre homme. J'ai aussi l'impression qu'il y a comme une contradiction entre deux revendications des femmes (vulnérabilité et autonomie). À moins que tout cela ne soit toujours qu'une envie de posséder l'autre... ! ? !
Richard Poulin est professeur de sociologie à l'Université d'Ottawa et est membre du comité de rédaction des *Cahiers du socialisme*. Il a 33 ans, vit seul depuis une décennie et n'a pas d'enfant.

LES ÉDITIONS DE MORTAGNE LANCE
LA COLLECTION LITTÉRAIRE *métamorphose*
AVEC



*J'espère au moins
qu'y va faire beau!*
roman de **Marcelyne Claudais**

**Écrit dans la même veine que
Un jour la jument va parler...
ce roman vous fera partager
la prise de conscience de
Camille, se libérant du
joug de sa mère et des
préjugés inculqués depuis
l'enfance.**

526 pages

15,95\$

